

La fermière, qui aimait à causer, poursuivit :

—En cachette de sa servante, n'est-ce pas, Marianne ? Mme la comtesse a fait ses malles hier soir, et, naturellement, elles les a laissées dans sa chambre. Elle n'a absolument emporté, me disait Marianne, quand vous êtes entré dans la cour, que quelques provisions pour manger, dans un petit sac de voyage.

—Je pensais ce matin, dit Marianne, d'une voix pleine de larmes, que madame avait aussi emporté ses bijoux dans son sac ; mais nous avons appris tout à l'heure que madame, il y a quelques jours, avait vendu tous ses bijoux pour payer une dette d'honneur de M. le comte. De sorte, monsieur, que ma pauvre maîtresse n'a plus rien, plus rien. Elle me devait deux cents francs sur mes gages ; elle a absolument voulu me les donner. Ah ! si j'avais su... Enfin si elle est partie avec cinquante ou soixante francs, c'est tout au plus. Mon Dieu, mon Dieu, comment pourra-t-elle faire ? Ah ! tenez, monsieur, quand on voit certaines choses, on voudrait être morte !

—Tout de même, dit Mme Verdret, Miro ne revient pas.

—Ah ! Miro fit Etienne, le chien de Mme de Verdraine !

—Le chien de madame et plus encore, je crois bien, celui des enfants, dit Marianne.

—Il était à l'attache, reprit la fermière, et il a vu partir Mme la comtesse et les enfants sans pouvoir les suivre. Ce qu'il a dû gémir, le pauvre Miro !

Ce matin, à neuf heures, mon mari l'a détaché... Ouf ! ouf ! ouf ! En trois bonds, il a été hors de la cour et il est parti comme un trait à la recherche de sa maîtresse et de ses jeunes maîtres. Les a-t-il retrouvés ? Nous ne savons pas. Toujours est-il qu'il ne revient pas.

—Miro, le bon chien Miro ne reviendra plus, dit gravement la vieille servante ; s'il ne parvient pas à retrouver Mme la comtesse et les enfants, il se laissera mourir de faim sur un chemin ou au pied d'un buisson.

La fermière se leva.

—Je ne fais pas attention que le temps passe vite, dit-elle, monsieur, vous m'excuserez si je vous quitte ainsi, brusquement, mais je suis attendue à l'étable.

—Ah ! oui, c'est vrai, fit Marianne, vous avez les veaux à faire têter avant que le garçon vienne prendre les vaches pour les mener au pâturage.

—Dans une ferme il y a toujours à faire, ajouta Mme Verdret.

—Je sais ce que c'est, répondit Etienne ; allez à vos occupations, madame ; vous n'avez pas à vous gêner avec moi.

—Si vous ne partez pas tout de suite, monsieur, vous verrez probablement mon mari et aussi notre nouveau maître, M. de Miray ; ils sont allés visiter ensemble les terres de la ferme.

Le jeune homme et la vieille servante échangèrent un regard rapide.

La fermière s'éloigna dans la direction des écuries.

—Je savais qu'elle n'allait pas tarder à nous quitter, dit Marianne.

—Je suis heureux de rester seul avec vous ; j'ai compris que vous aviez quelque chose à me dire.

—Oui, quelque chose... Vous êtes envoyé par les parents de Mme la comtesse ; de plus je vois bien que vous êtes un brave monsieur, et j'ai en vous entière confiance.

II

DOULEURS D'ETIENNE

Après un instant de silence, Marianne reprit la parole.

—Voyez-vous, monsieur, dit-elle, on est obligé quelquefois de garder pour soi ce que l'on a sur le cœur ; je ne pouvais pas parler devant Mme Verdret, bien qu'elle soit une excellente femme qui était très attachée à Mme la comtesse et aux deux chéris ; mais, hier, Jérôme Verdret s'est arrangé avec M. de Miray et il reste le fermier des Bergères, or, vous savez, monsieur, tout nouveau, tout beau, et voilà pourquoi,

même avec Roso Verdret, je crois devoir être prudente ; d'ailleurs la prudence n'a jamais été une mauvaise chose

—C'est vrai, appuya Etienne.

—Donc, les Verdret restent aux Bergères ; ont-ils tort, ont-ils raison ? ça, c'est leur affaire. Moi, monsieur, je serais déjà partie si je n'avais pas l'espoir de savoir bientôt ce que sont devenus ma maîtresse et les enfants que j'adorais. Je resterai ici encore quatre ou cinq jours, à moins que M. de Miray ne me mette à la porte, et il en est bien capable.

M. de Miray, monsieur, n'est pas du tout un bon homme, il est, au contraire, méchant, vindicatif, haineux tenez, je ne crains pas de vous le dire, c'est un misérable !

—Ah ! je m'en doutais ! murmura le jeune homme.

—Si Mme la comtesse est partie comme ça, la nuit, avec ses enfants, qui ne sont pas habitués à la marche, à la fatigue, les pauvres mignons, c'est à cause de M. de Miray. Ma maîtresse avait peur de M. de Miray.

—Mais pourquoi, pourquoi ?

—Je vous le dirai, monsieur, oui, je vous le dirai, car il est peut-être bon que vous connaissiez cet ancien ami de M. le comte, que Mme la comtesse appelait un homme néfaste.

Il y a quelque temps de cela, quand ma chère maîtresse apprit que M. le comte était ruiné et que l'on allait tout vendre, elle m'a dit :

—“Marianne, je n'ai plus guère à rester ici, car la ferme des Bergères va être vendue comme le reste ; quand tout sera fini, quand je saurai que je n'ai plus rien à attendre je me retournerai en Bourgogne auprès de ma mère, de mon père et de mon grand-père ; ils m'aiment toujours ; ils me recevront bien, et mes enfants et moi nous ne serons pas sans asile.

Quand elle me disait cela, monsieur, continua la vieille servante avec de grosses larmes dans les yeux, elle n'avait pu encore vendre ses bijoux ; elle comptait bien les vendre, cependant, mais afin d'avoir l'argent nécessaire pour élever Georges et Edouard. Pauvre chère maîtresse, il était dit qu'il lui resterait rien, absolument rien.

Vous comprenez bien, n'est-ce pas, monsieur, que si s'est mise en route à pied, surtout avec les enfants, ce qu'elle n'avait pas assez d'argent pour voyager autrement.

—Oh ! c'est affreux ! fit Etienne, qui avait peine à maîtriser son émotion.

—Eh bien, monsieur, je vous le dis et j'en suis sûre, Mme la comtesse a entrepris de se rendre à pied en Bourgogne, mais comment fera-t-elle, mon Dieu, comment fera-t-elle ! Oh ! oh ! entreprendre un si long voyage avec des enfants petits !... Mais si l'argent vient à lui manquer, et il lui manquera, il faudra donc qu'elle mendie !...

Oh ! la comtesse de Verdraine obligée de mendier son pain et celui de ses enfants ! Obligée de dormir dans les champs la belle étoile ou sur la paille d'un grenier !

Oh ! monsieur le marquis ! Oh ! madame la baronne, diriez-vous, mon Dieu, si vous étiez encore de ce monde !

La pauvre vieille se mit à sangloter.

Le jeune homme, ne pouvant plus se contenir, pleura aussi.

Essuyant ses yeux et étouffant ses sanglots, la vieille servante reprit :

—Eh bien, oui, monsieur, depuis ce matin deux heures Mme la comtesse et ses enfants sont sur un des chemins qui mènent en Bourgogne. A vous je peux dire cela, mais je ne le dirai pas à M. de Miray, parce qu'il se mettrait tout de suite à la poursuite de madame et je frissonne en pensant ce qui arriverait s'il parvenait à la retrouver.

—Mais que redoutez-vous donc ?

—Je n'en sais rien, monsieur ; seulement, voyez-vous, M. de Miray est capable de tout.

—Oui, vous me l'avez dit, c'est un misérable.

—Peut-être pire encore.

—Enfin il est l'ennemi de Mme de Verdraine.

—Son implacable ennemi.

—Mais que lui a-t-elle donc fait, à cet homme !